

sports. Il visait principalement les villes dor-toirs réservées aux Noirs et particulièrement Soweto où demeurait Qoboza. Avec un tirage quotidien d'environ 150 000 exemplaires, *The World* était un succès commercial.

Quand Soweto a commencé à exprimer sa rage par les émeutes et par diverses actions politiques illégales ou en marge de la loi, *The World* et son rédacteur se sont faits la voix des masses muselées de ce ghetto et sont devenus de plus en plus politisés. Qoboza s'était joint au *World* comme journaliste en 1963 et était devenu son rédacteur en 1974. En 1975, il a été «Neiman fellow» à Harvard et en 1977 il était devenu plus qu'un rédacteur; il était un des chefs de file de la communauté noire basée à Soweto. Il était également un des membres du Comité des dix, groupe officieux qui s'était constitué après les émeutes de 1976 afin d'assurer un leadership politique positif dans les townships noirs. En raison de ce rôle, Qoboza était en butte à la fois à l'opposition des Blancs et des Noirs de tendance conservatrice qui voyaient en lui un dangereux radical et des jeunes révolutionnaires de Soweto qui le considéraient comme un vendu. Sa demeure a été la cible de bombes et, plus d'une fois, la police l'a tiré de son lit au milieu de la nuit pour l'amener au poste et l'interroger. Tous ces événements ont eu lieu avant son incarcération et la fermeture du *World* en octobre dernier.

Les funérailles de Biko

Le décès et les funérailles de Stephen Biko en septembre ont campé sur l'avant-scène

les forces en jeu en Afrique du Sud: l'intransigeance aveugle du pouvoir blanc, l'impuissance des masses noires, la rage de la minorité d'activistes noirs, la bravoure et l'impuissance pathétique des quelques libéraux de race blanche.

De 15 à 20 000 personnes, certains venant de très loin, ont assisté aux funérailles de Biko dans le village de King Williams Town où il avait vécu. La plupart d'entre eux étaient des Noirs, mais il y avait ici et là des Blancs convaincus que leur présence s'imposait comme gage de leur sympathie à la famille éprouvée ou comme témoignage de la répulsion que leur inspirait la mort de Biko. Au nombre de ces Blancs, on retrouvait Helen Suzman, qui a dû essuyer une certaine hostilité avant qu'elle ait pu expliquer qui elle était, Donald Woods et l'ambassadeur des États-Unis. (L'ambassadeur du Canada était en congé.)

Dans cette atmosphère chargée d'émotions, «il a presque tenu du miracle», écrivait plus tard Woods, qu'aucun Blanc n'ait été blessé et qu'il n'y ait eu aucun incident racial. Voici des extraits de son reportage:

Mon épouse et moi-même étions au milieu de la foule et nous avons par la suite échangé nos impressions sur certains moments d'appréhension. Par exemple, j'avais remarqué assez près de moi ce qui me semblait être un dur-à-cuire qui me fixait des yeux. Arborant une large cicatrice sur une joue, il me fixait des yeux et je l'imaginai en train de se préparer à me trancher la gorge. En de telles occasions, on est très conscient de sa peau blanche.



Photo Wide World

Donald Woods, directeur de journal, était au nombre des sept Blancs interdits par le gouvernement sud-africain au lendemain de la mort de Steve Biko. La veille du Jour de l'An, il est parvenu à s'échapper pour trouver refuge au Lesotho, pays voisin. On le voit ici en compagnie de sa femme et de ses enfants à Maseru, capitale de cet Etat.